

Catherine de Richaud

**C'est la fin du monde
ce soir**

Roman



Extrait de la publication

C'est la fin du monde ce soir

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Monsieur Le Chevalier, 1986
Le Jardin, 1987.

Catherine de Richaud

C'est la fin du monde
ce soir

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1992
ISBN : 2-86744-304-0

Elle marchait sous les arcades un après-midi quand elle aperçut André très loin devant. Juste au moment où elle allait courir vers lui elle remarqua à ses côtés une femme qui souriait en lui parlant. A cette heure-là, il aurait dû être à son bureau. Tout de suite après elle ressentit une sorte de honte. Elle ne voulut pas voir si leurs corps se tou-

chaient en marchant ni s'ils se tenaient par la main et elle s'éloigna en courant.

Avant qu'André lui parle de cette femme et de son amour pour elle, elle aurait disparu.

Elle serait déjà loin alors que lui croirait avoir encore tout à lui dire.

Ce soir-là pourtant, elle n'eut pas le courage d'aller jusqu'au bout de son projet, peut-être parce qu'elle ne savait pas où aller ou parce qu'elle était trop bouleversée pour décider de quoi que ce soit.

Pendant qu'elle marchait dans les rues au hasard elle ne pensa ni à André ni à cette femme avec lui.

Chaque fois qu'elle allait droit devant elle, sans but, elle oubliait tout.

La ville ce soir-là était presque déserte.

Elle vit quelques passants et moins de voitures que d'habitude à la tombée de la nuit.

Brusquement, elle eut la certitude que si elle passait une nuit entière dehors, elle serait guérie de tout.

Les jours suivants, elle erra dans différents quartiers.

Elle rentrait de plus en plus tard mais André ne sembla pas s'en rendre compte.

Quand ils se retrouvaient, elle parlait sans arrêt pour l'empêcher de dire des mots définitifs.

Elle sentit que quelque chose allait arriver mais elle ne ferait rien avant qu'André lui ait parlé.

La scène qu'elle avait surprise sous les arcades devint plus concrète que celle qu'elle avait vue en réalité.

Entre elle et André c'était fini depuis longtemps. Si elle avait voulu comprendre comment les choses s'étaient mises à changer entre eux, il aurait fallu qu'elle remonte bien avant cet après-midi où elle avait vu les deux visages qui se souriaient, peut-être même au jour où elle avait rencontré André pour la première fois.

Elle ne pouvait pas ramasser le temps, revenir sur ce qui avait été gâché, sur ce qui avait été perdu. Jamais elle n'aurait pu prononcer les mots qui transforment une vie entière.

Elle se demandait si elle souffrirait davantage après, quand il serait parti, si elle était lâche de faire semblant de tout ignorer.

Elle n'avait vraiment peur que du moment où il se mettrait à lui parler.

Un jour déjà lointain, elle avait été à la place de cette femme, aimée comme elle, et progressivement elle s'était assombrie pour entrer dans un couloir étroit, rarement éclairé.

Depuis longtemps, elle avait envie de se taire, de s'en aller et même de disparaître.

Elle allait saisir l'occasion... plus de raison de continuer, plus d'homme pour justifier qu'elle reste là, qu'elle impose sa présence.

Elle alla se perdre, chaque fois un peu plus loin, dans des quartiers de la ville qu'elle avait évités jusque-là.

Elle se calmait quand elle avait un endroit à traverser, à posséder.

Chaque fois qu'elle arrivait sur une place qu'elle n'avait jamais vue, qu'elle rencontrait une rue nouvelle, le mot « inconnu » s'imposait à elle avec force.

Cet espace qu'elle découvrait la séparait d'André comme une barrière et la soulageait.

S'il l'avait vue marcher, il aurait su qu'elle n'était

plus la même. Peut-être qu'il l'aurait aimée comme au début.

Les ruelles, elle eut l'impression de les fendre pendant ces soirées.

Souvent aussi elle fut près de s'effondrer.

Quand les rues commençaient à se vider, juste avant que la nuit tombe, elle se dirigeait toujours vers la jetée.

C'est au moment où, épuisée, elle ne pouvait plus penser à rien qu'elle rentrait chez elle.

Dans les quelques jours qui suivirent la rencontre avec André sur l'avenue, tout commença à se transformer, mais d'une façon à peine perceptible.

Sur les objets, sur les personnes, surtout sur les maisons et sur la ville en général, elle observa l'apparition d'un phénomène particulier, qu'elle aurait pu aussi bien ressentir comme un changement d'atmosphère, aussi fragile que des reflets sur de la soie ou dans l'eau.

Ce phénomène c'était le regard d'André qu'elle sentait sur tout, partout.

Il n'était plus ému ni intéressé par rien de ce qu'elle voyait. Tout ce qu'elle fixait commença à se défaire.

En quelques jours elle perdit le goût de tout ce qui l'entourait.

Elle n'essaya pas d'opposer de résistance à ces modifications, elle ne savait déjà plus ce qu'elle avait perdu ni ce qu'elle aurait gagné à être autrement.

Quand elle se trouvait seule chez elle, sans arrêt les mêmes images défilaient dans sa tête : elle voyait des rues, des alignements de maisons.

Il y avait aussi la ville déserte, blanche, le matin très tôt.

Dans cette ville, plusieurs monuments étaient surmontés d'une coupole.

Le soir ces dômes adoucissaient la ville. Ils donnaient l'impression de l'entourer de sommets montagneux clairs et arrondis.

Le plus beau de tous dominait une chapelle qui se trouvait juste devant ses fenêtres.

Elle se mit à imaginer la ville avec beaucoup plus de dômes qu'il n'y en avait en réalité.

Les endroits qui étaient restés les mêmes depuis qu'elle était petite fille et ceux où elle allait souvent avec André résistèrent en se transformant.

Ils devinrent anonymes, elle sentit qu'ils lui échappaient l'un après l'autre.

Pendant cette période on la voyait souvent immobile, son regard avait l'air fixé pour l'éternité sur une allée d'arbres ou quelques taches de rouille sur une porte ou un mur.

Elle éprouva le besoin d'aller partout, de retrouver les lieux pour les ranimer.

Elle marchait alors le long des rues qui se déroulaient facilement devant elle.

Sur la jetée elle restait debout à se laisser bousculer et brûler pendant des heures par le vent salé. Ensuite, il fallut qu'elle fasse des efforts pour évoquer les endroits qu'ils avaient connus ensemble.

C'est toute sa vie qu'elle était en train de perdre. Pendant quelques jours, André se confondit avec les carrefours, les places, les cafés, les cris d'un commerçant dont la boutique se trouvait à deux rues de chez elle.

Elle le retrouvait partout mais bientôt plus aucun endroit ne voulut de lui.

Il faudrait qu'elle trouve un endroit qui ne porte aucune trace d'André.

Il revint un après-midi pour annoncer qu'il allait la quitter. Il éprouva le besoin de se justifier.

Elle eut l'air de l'écouter mais en réalité elle s'employait à le devancer. Il ne lui apprenait rien et elle ne souffrait pas.

Avec quoi partait-il, qu'est-ce qui lui resterait d'elle, est-ce qu'il était en train de perdre quelque chose ?

Elle voulut penser à tout et même se mettre à sa place pour arrêter cet incroyable événement.

Elle le regardait, il tournait le dos à la lumière. Elle pensa qu'il ne serait plus jamais là devant la fenêtre, avec le soleil dehors.

Il s'était habitué à cette pièce-là, à cet appartement où ils vivaient ensemble depuis deux ans déjà.

Pourtant, il allait partir, il savait qu'il ne reverrait plus son visage à cette heure-là de l'après-midi.

Quand il ferma la porte et disparut, elle ne bougea pas mais une douleur violente envahit sa poitrine.

Ce fut d'abord un point brûlant qui irradiia progressivement toute la partie supérieure de son corps et lui donna l'impression de vouloir explorer.

Sa douleur était une attente folle.

L'événement de leur séparation n'était pas terminé, il se poursuivait, il était encore vivant.

Elle pensa qu'en lui elle avait maintenant la consistance d'une plume, elle existait à peine.

Lui venait d'entrer dans la lumière, la vraie lumière, celle de l'amour.

Lui était parti pour ne plus jamais être seul, il avait le monde entier pour lui.

Il ne l'aimait plus et il était plein de toutes les rencontres futures, il ne vivrait plus au même endroit.

Comment avait-il été sûr d'aimer et d'être aimé, au point de la quitter ?

Il s'était rendu compte de ce qui lui manquait avec elle mais il osait tout perdre.

Ce n'était pas possible, elle ne pouvait pas devenir une chose qu'on laissait dans une pièce.

Son effroi disparaîtrait si elle sortait... il fallait qu'elle parte !

Il n'arriverait pas à la situer dans l'espace ni à savoir ce qu'elle faisait.

Il fallait qu'elle fuie, qu'elle disparaisse. Elle ne souffrirait plus... c'était le seul moyen.

Il ne pourrait pas la repérer pendant qu'il aimerait l'autre.

Plus jamais il n'entendrait parler d'elle. Il lui serait impossible de l'oublier. Il serait obligé de penser à elle.

Qu'elle soit dans cette ville ou dans une autre, de toute façon, elle serait au bout de la terre.

Ce soir-là, elle prit un car qui la déposa près de la ville arabe, au terminus.

Elle se mit à marcher. Jamais elle n'avait été aussi attentive au crépuscule... elle pourrait dire de ce jour-là que c'était celui où elle avait vu le soleil se coucher.

Il y avait du jaune et du bleu marine, un nuage joyeux au-dessus de la route droite et des trottoirs non goudronnés.

Elle s'arrêta en pleine ville.

Elle ne voulait rencontrer personne. Elle allait faire des actes inhabituels, elle le sentit.

Elle marcha un peu, d'abord sans destination précise.

Les rues lui parurent plus vides que d'habitude à sept heures du soir.

Elle se souvint qu'une grande fête religieuse se préparait.

Elle passa devant l'hôtel Excelsior, le palais de justice, tourna autour d'un pâté d'immeubles qu'elle avait toujours trouvé triste.

Pour éviter les commerces aux vitrines obscures, elle rejoignit l'avenue principale.

Cette avenue comprenait un terre-plein ovale planté de palmiers qui séparait deux allées couvertes donnant, l'une sur des bâtiments administratifs, et l'autre sur des magasins de luxe.

Il y avait des bijoutiers, un maroquinier, mais aussi des pâtisseries, une librairie et surtout les deux plus grands cinémas de la ville : le Rex et le Marignan.

Le Rex avait son nom inscrit en grosses lettres irrégulières, comme une signature éclairée en rose sur un mur doré.

Les arcades n'étaient rendues visibles que par les lampes des vitrines. Les tubes au néon du

terre-plein écrasaient les palmiers mais n'étaient pas assez puissants pour parvenir jusqu'aux arcades.

Elle croisa plusieurs chiens efflanqués. Le temps était étrange, presque gris. Un vent chaud rendait la chute du jour trouble et épaississait le silence. Ce phénomène accentua la certitude oppressante qu'elle avait : c'était sa nuit, quelque chose se préparait.

Sa vie était prise dans une mécanique qui irait jusqu'à son terme.

C'était une de ces soirées, presque la nuit déjà, où, si on est loin de chez soi, dans un endroit inconnu, on se demande comment on est encore en vie et même si les choses qu'on a réalisées, les événements qu'on a vécus et qui sur le moment paraissaient si importants ont jamais eu le moindre caractère de nécessité ou même d'intérêt.

Et ce doute est amené par la lumière inhabituelle et par la nuit qui paraît disposée pour un drame. Partout dans l'espace elle sentait comme un mouvement de fuite qui naissait au ras du sol.

D'ailleurs elle marchait en baissant les yeux, elle était indifférente à tout, elle avait tout perdu.

Une femme trahie, et que la trahison a dépossédée
d'elle-même, traverse la nuit.
Elle marche dans la ville, puis s'effondre à même le sol.
Elle rêve de sa vie déchirée, elle plonge au plus obscur
d'elle-même.
Si elle survit, si elle va jusqu'au matin et si le jour ensuite
l'amène enfin au soir, isolée sur un rocher, brûlée par le
soleil, submergée, éblouie, ouverte au monde , elle aura
vraiment triomphé de la peur et de la solitude.



75 F
921-487-1
ISBN : 2-86744-304-0
08-92



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS